

## *Le mot du président*

### **RÉFORME DES LYCÉES : UNE CONCERTATION INDISPENSABLE !**

Au moment où nous mettons ce numéro sous presse (23 juin 2008), les projets de réforme des lycées, qui paraissaient ne pas devoir se réaliser avant plusieurs années, sont à nouveau à l'ordre du jour. Suite au mouvement lycéen d'avril-mai, le Ministre de l'Éducation nationale a cru pouvoir faire à une organisation lycéenne l'annonce d'une plus grande autonomie pour les élèves dans le choix de leurs enseignements, et a lancé des discussions avec les organisations syndicales.

Par ailleurs, ces dernières semaines, l'Élysée n'a cessé de mettre en avant le «modèle» de la Finlande, championne des enquêtes PISA et adepte des enseignements optionnels (sans préciser d'ailleurs que son système est ultra-sélectif, de l'examen de fin de primaire au numerus clausus à l'Université, le bac avec mention donnant droit en plus à des «crédits» en fac).

Ainsi, on envisage en haut lieu une plus grande «modularité» de l'enseignement... Certains souhaitent remplacer les voies L, ES et S par un «tronc commun» en seconde et première, et par une classe terminale censée mieux préparer au supérieur en offrant des options plus «pointues» ; dans ce cas, il faudrait s'attendre à des épreuves d'histoire-géographie en fin de première...

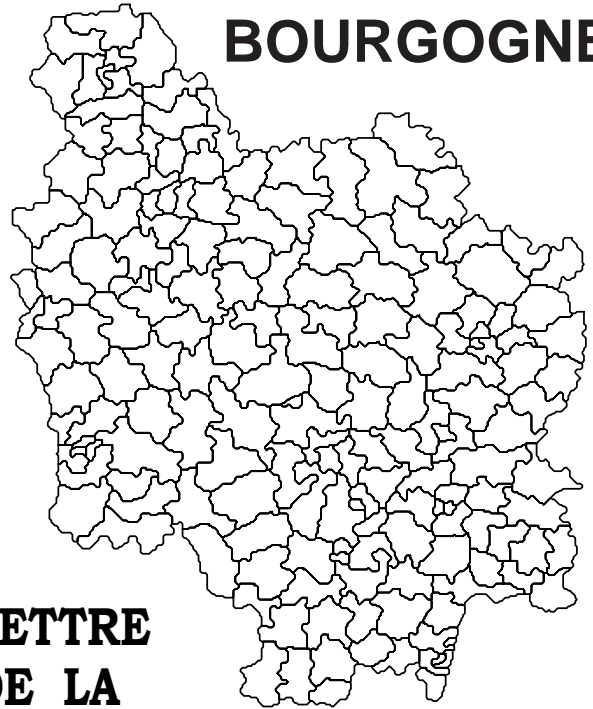
Certes, il ne faut pas rejeter en bloc toute idée de réforme d'ampleur du cursus lycée : une énième réforme limitée au cadre des filières s'impose-t-elle vraiment, vu la désaffection alarmante de la voie L, les attaques du ministère contre la voie ES et la situation paradoxale de la voie S, filière d'excellence... ne formant pas assez de scientifiques ? La perspective, par exemple, d'un enseignement plus «universitaire» de l'histoire et de la géographie en terminale, face à des élèves demandeurs, n'est pas à balayer d'un revers de manche.

Mais il est hors de question de tolérer que nos disciplines soient exclues d'un éventuel tronc commun ; nous devons obtenir le rétablissement d'un horaire minimum de 4 heures en histoire-géographie pour tous les élèves en seconde et première, sur les mêmes programmes nationaux. Nos disciplines doivent bien sûr être aussi enseignées en terminale, sous des formes à discuter, et nous devons plus que jamais souligner leur caractère indispensable dans toute formation.

Par ailleurs, nous devons être très vigilants sur la nature des projets ministériels. Le président Jacques Portes, dans le dernier numéro d'Historiens et Géographes, parle de «pièges» : sous des dehors avants, les réformes en cours cachent presque toujours un souci d'économie, en particulier aux dépens de nos disciplines humanistes, nécessaires à la formation de l'esprit critique, à l'apprentissage de la tolérance, à la connaissance du passé et du monde d'aujourd'hui nécessaires à toute décision responsable.

# APHG

## BOURGOGNE



## **LETTRE DE LA RÉGIONALE N°52**

\*\*\*\*\*

## **AOÛT 2008**

\*\*\*\*\*

### **Sommaire :**

p. 2 : Journée de l'APHG de novembre 2008 sur le Développement durable.

Compte-rendu de la journée du 21 novembre :  
Rectificatif de Guy Pervillé

p. 3-4-5 : Compte-rendu de la journée du 21 novembre :

Gilbert Meynier : L'Algérie, la Nation, l'Islam  
Saleha Vigreux-Benichou : La guerre d'Algérie au féminin

p. 5-6-7 : Marie-Jo De Berghe : Compte-rendu du Voyage de l'APHG sur les côtes de la Baltique

p. 7-8 : Informations diverses

p. 8 : Projet de voyage à Panama et au Costa-Rica : enquête.

Nous avons été échaudés ; la méfiance prévaut aujourd'hui chez les collègues face à n'importe quelle réforme décidée dans les cabinets ministériels, voire dans les bureaux des conseillers de la Présidence... Toute évolution, au Lycée comme dans les autres chantiers en cours, ne peut être envisagée qu'en prenant son temps et en consultant associations de spécialistes et organisations professionnelles. L'impact de ce type de réforme sur le baccalauréat, les programmes, notre pédagogie, nos conditions d'exercice, l'impose, et les lycéens ne doivent pas être les cobayes de quelques «décideurs» coupés des réalités.

Nous espérons que la mission qui vient d'être confiée à Jean-Paul de Gaudemar ne donnera pas lieu à un simulacre de consultation, et que vous n'aurez pas appris, avant de lire ces lignes, que des décisions précipitées ou des mesures d'austérité auront été prises au cours de l'été, nous plaçant, ainsi que nos élèves, devant le fait accompli.

Gérard Déclas

### **Journée «géographie» du mercredi 26 novembre 2008 :**

#### **LE DÉVELOPPEMENT DURABLE**

Le programme détaillé de cette journée de formation A.P.H.G. Bourgogne, organisée le mercredi 26 novembre de 9 h à 17 h au lycée Charles de Gaulle de Dijon, vous sera donné dans le prochain numéro de la *Lettre de la Régionale*.

Nous attendons des interventions d'Yvette Veyret sur la notion de développement durable, de Paul Arnould sur forêts et végétation, de Jean-Paul Charvet sur l'agriculture mondialisée et de Gérard Hugonnie sur la didactique du développement durable

**Attention ! la campagne d'inscriptions au Plan Académique de Formation se terminant le 16 septembre 2008, vous devez impérativement vous inscrire avant cette date !** Munissez-vous de votre NUMEN, connectez-vous au serveur <http://paf.ac-dijon.fr> (DAFOP). Cliquez sur «inscriptions», «consulter le plan», «PAF 2<sup>nd</sup> degré», «GAIA», «inscription individuelle» ; tapez votre NUMEN, cliquez «Rechercher», indiquez dans la case «Identifiant du dispositif» le code **08A0073134**, enfin cliquez sur «Suivant» et confirmez votre sélection. Notez votre clé d'inscription ou faites-vous la envoyer.

### **L'Assemblée Générale de la Régionale aura lieu le mercredi 13 décembre 2008 au lycée Charles de Gaulle (Dijon). Renouvellement partiel du Bureau**

Sont renouvelables : Mme Brigitte Pierre, MM. Jean-Marc Bonnefoy, Yves Boquet, Gilles Camin, Gérard Déclas, Denis Lamarre et Claude Péquinot.

Ceux qui ne souhaiteraient pas se représenter et ceux qui souhaiteraient s'investir dans l'association et, qui sont bien sûr les bienvenus, peuvent en informer le secrétaire avant le 15 novembre prochain. De même ceux qui souhaitent voter par correspondance. Merci de me contacter :

- soit par courrier (Le Fichau, 71130 Chassy)
- soit par courriel ([didier.doix@gmail.com](mailto:didier.doix@gmail.com))
- soit par téléphone (03 85 85 41 40).

Didier Doix

## **COMPTE-RENDU DE LA JOURNEE DU 21 NOVEMBRE 2007 (suite)**

### **Rectificatif :**

Guy Pervillé précise que, contrairement à ce que nous avons écrit dans le numéro 51 de la Lettre de la Régionale, il n'a pas participé à l'initiative de Claude Liauzu, Gilbert Meynier, Gérard Noirielle et quelques autres collègues ayant lancé la pétition contre la loi du 23 février 2005 ; voir : <http://guy.perville.free.fr>, rubrique «Mises au point».

En revanche, il est membre de l'association *Liberté pour l'histoire*, soutenue par la revue *L'Histoire* et par l'APHG. Nous le prions de bien vouloir nous excuser de cette erreur.

### **Gilbert MEYNIER : L'Algérie, la nation et l'islam : le FLN, 1954-1962**

*Gilbert MEYNIER, Professeur émérite à l'Université Nancy II, n'a pu être présent à la journée «histoire» de l'A.P.H.G. - Bourgogne en raison de la grève à la SNCF, mais il nous a fait parvenir cette contribution :*

Avant le FLN, et depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la résistance anticoloniale a été conduite sous le signe du *jihâd*. Quel qu'ait pu être l'engouement des minces élites formées par l'éducation scolaire française – chichement dispensée à la masse –, l'islam, ou ce qui était dénommé tel, et qui recouvrait bien des traditions immémoriales, fut bien le « bastion de repli » (Jacques Berque) des Algériens, leur civisme : pour Mohammed Harbi, les Algériens furent plus des croyants que des citoyens. Le catéchisme identitaire forgé par les *'ulamâ'* faisait d'eux un peuple exclusivement arabo-musulman. Lors du boycott des élections à la 2<sup>e</sup> constituante, en 1946, des tracts du MTLD – le parti prédécesseur du FLN – disaient, en arabe : *Man itakhaba kafara* (celui qui vote sera apostat) quand, euphémiquement, la traduction française était : « Voter c'est trahir ». La « crise berbériste(1949) au MTLD, fut une purge bureaucratique qui sanctionna l'impiété qu'il y avait à évoquer d'autres aspects de l'imaginaire national – en, particulier le fait berbère.

Avec le FLN, de 1954 à 1962, prévalent les mêmes normes. Les mandements adressés au peuple sont toujours placés sous l'invocation du sacré. Le FLN est un mouvement à la fois populiste, qui insiste sur les valeurs en bois brut d'abnégation, de puritanisme et d'identité rurale. Dans les maquis, les femmes sont strictement surveillées, dûment mariées, et surtout vouées aux tâches ménagères et de soins aux guerriers. A leur arrivée au maquis, en *wilâya* 3 (Kabylie), à l'époque de son chef, le colonel Amirouche, elle ont à subir une vérification de leur virginité. L'État-major général de Boumediène, à partir de 1960, développe un discours à la fois révolutionnariste/tiers-mondiste qui est une *di'âyya* (réclame, propagande), en forme de véritable *da'wa* (profession de foi, invocation religieuse) : l'Algérie indépendante aura, dans cette lignée, à la fois les

usines sophistiquées du modernisme technophile et les instituts islamiques dûment conçus par l'obscurantisme d'État.

La « révolution » (*al thawra*) ne se disjoint pas de l'islam. En arabe, *thawra* renvoie davantage au coup de colère et à l'insurrection qu'au retour sur soi et à la volonté de changer sa société. Il n'y a, au FLN, de « révolution » qu'anticoloniale. On n'y trouve pas la sécularisation/nationalisation du religieux que l'on peut observer ailleurs : la bible nationalisée allemande par Luther, le *Gott mit uns* du 2<sup>e</sup> Reich, le « Mon Dieu sauvez la France au nom du Sacré-Cœur » de l'Ordre moral en France, ou encore l'équivalent du symbole national, emblème du *Wafd* égyptien dans l'entre-deux guerres : la croix et le croissant entrelacés, ainsi nationalisés égyptiens. En Kabylie, pour concurrencer le système scolaire français, le colonel Amirouche met sur pieds un système d'écoles coraniques en arabe dans lequel l'enseignement religieux occupe une place majeure : la révérence à la patrie et la révérence au sacré traditionnel forment un tout indissociable. Il n'y a pas autonomisation séculière de la religion du national : on imagine mal au FLN des déclarations du type : « Le prophète est avec l'Algérie ». Au moins en *wilâya* 1 (Aurès), les maquisards vont au combat au cri de *al jihād bismillāh* : (le jihād au nom de Dieu).

Il y a une corrélation, aussi, entre le sacré et le poids de l'ordre colonial qui voue les colonisés à l'autodévalorisation et à l'autoagression – Albert Memmi l'a bien exprimé. Les « purges » conduites par le colonel Amirouche en *wilâya* 3 en 1958-59 suite à une intoxication réussie des services français, ont peut-être fait 3 000 victimes rien qu'en Kabylie. Et elles s'étendirent ensuite à la majeure partie des *wilâya(s)*, à l'exception relative de la *wilâya* 2 (Nord-Constantinois). C'en Kabylie que l'ALN a le plus violemment éliminé le messalisme – Messali était une figure du Père qu'Amirouche a oeuvré à tuer *in situ*. Le ressort de ces purges est, à la fois marque de l'impuissance culpabilisante face à une armée française qui reprend l'avantage à partir de 1958, et mécanisme d'une paranoïa projetant une culpabilité multiforme sur tels frères du maquis – officiers, étudiants, citoyens éduqués. Et le terme arabe utilisé pour nommer les « purges » est *tasfiyya* : c'est bien plus une purification qu'une purge à la soviétique.

Ces traits sont à relier à l'histoire de longue durée de l'Algérie : à un autoritarisme violent, fondé sur l'automatisme de l'adhésion collective à l'autorité, sous-tendue par le sacré. Les Algériens se meuvent dans deux niveaux de communautés : les communautés de base (*al qabā'il* : on traduit généralement par « tribus ») et la communauté universelle des croyants (*al umma l muhammadiyya* : littéralement la communauté mahométane). Entre ces deux niveaux déterminants, il n'y a guère d'espace pour une instance proprement nationale sécularisée. L'islam est en Algérie largement un système d'auto-surveillance sociale (on peut boire de l'alcool en privé mais pas en public...). Les femmes sont exclues de l'espace de décision public, tout comme dans la cité grecque de l'Antiquité ; et c'est à tous ces blocages qu'on donne l'estampille de l'islam. Le rationalisme arabe de l'époque classique, de Al Ma'rî et Ibn Ruwandî à Ibn Ruchd (Averroès) est refoulé et ignoré ; on puise davantage chez les '*ulamā*', grands

maîtres d'un conservatoire islamique révééré. La césure islam-christianisme imprime sa marque : l'historien nationaliste algérien Ahmed Tawfiq al-Madanî, issu des '*ulamā*', dénomme uniment la mainmise coloniale *al isti'mâr al salîbiyy* (la conquête colonialiste croisée). L'opposition est volontiers marquée entre le *dâr al islâm* (la demeure de l'islam) et le *dâr al harb* (la demeure de la guerre faite par les infidèles) : la césure est fondamentale entre « nous et les autres ».

Sur le plan culturel, en réaction de compensation par rapport au mépris colonial, l'arabe, étant en Algérie la langue de haute culture depuis plus de 12 siècles, est naturellement valorisé ; d'autant plus que, au FLN, du moins aux niveaux du pouvoir réel, le français est la langue de travail. C'est paradoxalement dans le *Moudjahid* en français qu'on trouve le plus de références positives à l'arabo-islamisme quand, dans le *Mujâhid* en arabe, étant une donnée de base et allant de soi, il n'a pas besoin d'être ainsi énoncé sur le mode de l'autopersuasion culpabilisante : de ces deux organes du FLN, celui en arabe est plutôt plus à gauche et plus laïque que son homologue en français. Mais, à la direction du FLN, peu de gens posent la question de la culture, à l'exception des dirigeants issus des '*ulamā*' : les enjeux sont prioritairement des enjeux de pouvoir.

Il y eut de tout au FLN : il y eut de vrais politiques, de vrais démocrates, d'authentiques laïques, et même quelques athées. Mais ils furent assez tôt marginalisés, comme le furent ces cadres talentueux qui peuplaient les bureaux du GPRA. Ramdane Abbane, le promoteur jacobin laïcisant du congrès de la Soummam (août 1956) fut assassiné fin 1957 par les chefs militaires qui avaient pris barre sur le FLN à l'été 1957. En 1962, c'est dans les fourgons de l'État-major général de Boumediene que le populiste islamisant Ben Bella l'emporta sur ses rivaux ; mais précairement : le coup d'État du 19 juin 1965 donna directement le pouvoir à l'appareil militaire. Y figuraient notamment nombre de « DAF » (déserteurs de l'armée française), d'anciens officiers algériens de l'armée française qui, compte tenu de considérations prospectives sur leur carrière, avaient cédé, à partir de 1958, aux avances du FLN. Alors que nombre de maquisards avaient été relégués vers des sinécures, ces hommes qui n'avaient jamais combattu étaient destinés à former durablement le noyau dur de la substance même du pouvoir.

Avec le FLN, a donc pris corps la libération de la patrie tant désiré par le peuple, mais sur fond de tendances profondément enracinées d'une vieille société rurale méditerranéenne sous l'égide du marqueur musulman. Y triompha très tôt une bureaucratie de type militaire qui ne rechigna pas à faire appel à l'enracinement arabo-musulman : il y avait, certes, une revanche, qui était aussi culturelle et civilisationnelle, à prendre vis-à-vis du colonialisme. Mais il était aussi important d'entretenir des croyants plutôt que de former des citoyens : ceux-ci peuvent raisonner, réfléchir et dialoguer, ceux-là adhèrent en principe sans discuter aux mandements émanés du pouvoir. En particulier sur le terrain algérien, mais aussi dans la presse du FLN et sur les ondes, le discours s'exprima en binômes tranchés qui servirent aussi de marchepieds à la lutte

pour le pouvoir : le pur - l'impur, nos valeurs-la pollution étrangère, le héros de 1954-le rallié tardif, le combattant - le politicien, le patriote - le traître... Pour autant, le FLN ne fut pas monolithique. Y existèrent plusieurs virtualités, plusieurs arrimages idéologiques et politiques, même si l'histoire les a laissés de côté et fait triompher ce qui est advenu. Mais l'histoire continue.

Gilbert Meynier

### **Saleha VIGREUX-BENICHOU : La guerre d'Algérie au féminin**

*Saleha VIGREUX-BENICHOU est Professeur agrégée au lycée Simone Veil, chargée de cours à l'Université de Bourgogne, et participe à la formation des PLP de l'Académie.*

Après une présentation de Mme Vigreux-Bénichou et de ses travaux par M. Jean Maréchal, elle souligne, dans son introduction, d'une part son intérêt pour le sujet (« la femme étant au cœur de ses préoccupations ») qui a la particularité d'être à la croisée des recherches sur la Guerre d'Algérie, des guerres coloniales, de l'histoire des femmes, de l'Algérie et de la France et d'autre part le caractère récent de ce thème au travers de thèses à partir des années 80 à Reims, Paris (exemple: les employées de maison musulmanes à Alger pendant la Guerre d'Algérie); en effet, il n'y a pas de recherches spécifiques sur les françaises de Métropole et la guerre.

Mme Vigreux-Bénichou constate que les femmes réagissent à partir de l'envoi des soldats du contingent (1956) et de la montée de la violence.

L'exposé s'articule autour de trois parties :

#### 1) Le quotidien des femmes durant la guerre.

Que ce soit en France métropolitaine ou en Algérie, elles ont avant tout un rôle dans le foyer : 29,6% de la population active en France métropolitaine et 4% à être alphabétisées en Algérie étant ainsi éliminées de la sphère publique. La guerre d'Algérie reste une guerre lointaine pour la femme française (mère, épouse ou fiancée de soldat) jusqu'à l'envoi des contingents et l'apparition des premières scènes de déchirement dans la presse (L'Humanité du 9 septembre 1955), des premiers cercueils et des gendarmes apportant la mauvaise nouvelle.

En dehors du conflit, on retrouve la femme dans les tâches classiques du domaine social (l'aide aux nécessiteux, la scolarité, la santé); ainsi des organisations religieuses (catholiques, protestantes) interviennent sur le terrain; les organisations des femmes de gauche s'engagent au moment de l'appel du contingent, et à partir de mars 1957, des collectes sont organisées pour les enfants algériens (vêtements, lait, layette). Ainsi la «mission civilisatrice» de la colonisation trouve ici son sens et l'intervention des femmes donne une autre image de la colonisation et de ses effets pervers.

#### 2) Des femmes mobilisées.

L'engagement politique est peu relayé par la presse. Mme Vigreux-Bénichou reprend et adapte la typologie de l'engagement politique des intellectuels proposée par P. Vidal-Naquet :

- les dreyfusardes, contre le conflit, partisans des droits de l'homme, dénonçant les tortures; ex : Marguerite Duras, Gisèle Halimi, Djamilia Boupacha.

- les bolcheviques, en référence à la culture communiste anticolonialiste apparue dans les années 20, mais se distinguent du PCF car elles sont proches du FLN; ainsi des intellectuelles quittent le PCF qui a une attitude ambiguë par rapport au FLN et à la guerre et dont les députés ont voté les droits spéciaux du gouvernement de Guy Mollet.

- les tiers-mondistes : anticolonialistes convaincues, sensibilisées aux effets négatifs du colonialisme qu'elles soient laïques ou chrétiennes.

Il n'y a pas d'étude sur les femmes au sein de l'OAS, mais elles sont peu nombreuses en raison de la radicalité (bombes) même si par ailleurs elles justifient et cautionnent les attentats. Quant aux femmes pieds-noirs, elles défendent l'Algérie française.

Les manifestations et l'écrit constituent deux sortes d'actions spécifiques.

Dès 1955-56, les premières manifestations de femmes apparaissent sous l'impulsion des appelés et des rappelés appuyées par les structures politiques, syndicales et associatives de gauche, mais l'arrivée au pouvoir de Guy Mollet et d'une partie de la gauche freinent ces initiatives. En tout cas, « le cœur dicte leur action » à ces mères, épouses ou fiancées de soldats : à l'envoi d'un contingent correspond une manifestation. Cependant, ces manifestations ne sont pas chiffrées, difficiles à évaluer et reléguées derrière d'autres crises internationales (ex : l'Égypte); pour beaucoup de femmes, c'est inquiétant, car il s'agit d'être vues et reconnues dans l'espace public.

femmes, c'est inquiétant, car il s'agit d'être vues et reconnues dans l'espace public.

Quant à l'écrit, il reste modeste même si à la fin des années 50, des pétitions et des écrits se multiplient, dont le manifeste des « 121 » où écrivains et artistes appellent les soldats à la désobéissance civile et à l'insoumission face au drame algérien, mais il est signé seulement par 19 femmes (dont S. de Beauvoir, M. Duras, N. Sarraute, F. Malraux, C. Rochefort), un nombre bien modeste.

#### 3) Au cœur des combats.

Durant le conflit, peu de femmes partent, et surtout elles refusent d'entrer dans l'illégalité, préférant participer à l'action sociale. Cependant quelques unes entrent dans le « combat de l'ombre » alors que les risques sont importants; ainsi :

- Jeanne-Marie Frances, bibliothécaire à l'Université d'Alger en 1955, anticolonialiste en contact avec le chef du FLN à Alger, arrêtée, emprisonnée (4 ans), torturée et expulsée.

- le groupe des porteuses de valises à l'engagement politique fort, comme Monique Laimé, étudiante, militante au PCF dès l'âge de 15 ans, qui deviendra agent de liaison collectant l'argent dans les bidonvilles de la région parisienne pour le FLN : arrêtée puis torturée, elle apprend alors qu'elle fait partie du réseau Jeanson.

Beaucoup refusent de transporter des armes.

Sur le sol algérien, il y a des combattantes de la cause algérienne : Djamilia Bouazza, Danièle Minne et Djamilia Boupacha acceptent de porter des bombes, des armes et de participer à des attentats ; les bombes sont cachées sous les vêtements traditionnels, et ainsi elles ne sont pas fouillées.

Les femmes sont des victimes de la guerre et de la torture : dans ce domaine, il n'y a pas de sexisme. Les atrocités des années 90 en Algérie ont réveillé les mémoires et favorisé la parole : les trois-quarts des femmes victimes ont été violées, la répression étant toujours accompagnée de viols (arme utilisée aussi du côté algérien).

Le rôle des femmes durant la guerre d'Algérie a été occulté et seules les martyres officielles, comme Djamilia Bouhireb, sont citées ; les femmes ne constituent que 3,1 % des combattants selon le Ministère algérien des anciens combattants.

Comme en France en 1944, les femmes disparaissent des mémoires car on valorise avant tout les combattants.

Lors du débat, des précisions sont apportées sur Germaine Tillion, les travaux des historiens algériens (sources orales, colloques mais carcan de l'histoire officielle et du pouvoir), la prostitution (maisons closes dans les villes mais aussi dans les garnisons avec en plus des femmes prisonnières, d'où une autre forme de torture), les pieds-noirs (la majorité appartenant au prolétariat industriel avec une situation, comme celle des autochtones, peu enviable : peu sont des favorisés (la mère de Camus est quasi analphabète) ; mais rares sont les indépendantistes).

Prise de notes : Angèle Doix.

## COMPTE-RENDU DU VOYAGE D'AVRIL :

### Impressions sur la Baltique

Après l'extrême orient asiatique, pourquoi pas l'orient de l'Europe ? C'est ainsi qu'une vingtaine de courageux se retrouvèrent vers une heure du matin Place Wilson. Sauvés d'une pluie froide par un car, ils entamèrent leur périple baltique : Dijon-Lyon, Lyon-Francfort et Francfort-Riga... : la découverte, cela se mérite ! Alors pourquoi ne pas rajouter un peu d'attente à Francfort pour cause de neige, et l'imagination s'emballe : si les avions sont maintenus au sol par des opérations de dégivrage à Francfort, serons-nous obligés de recourir aux traîneaux et aux patins plus à l'est ? Mais non, la Baltique est là et l'atterrissage se fit en quittant un ciel plutôt clément.

RIGA se dévoile peu à peu, pour prendre finalement une allure de capitale.

La 1<sup>ère</sup> image, à partir de l'aéroport, est celle d'une agglomération vieillotte avec de longues maisons de bois et des villas qui furent cossues, de plus en plus trouées par des chantiers. Voyait-on ce que l'on attendait d'une ville qui aurait débordé de ses limites au XIX<sup>e</sup>, connue un souffle particulier avec sa première indépendance et se rénoverait en jouant aussi de son patrimoine dans des échanges renouvelés ? Si le dynamisme de l'entre-deux-guerres s'est confirmé par la suite, Nous ne devinons pas que ces maisons de bois, mal entretenues mais non dénuées de charme, témoignaient du contraste séculaire entre une métropole cosmopolite et des campagnes plus lettones, maintenues à l'écart de l'enrichissement et dont les habitants ne pouvaient pas, jusqu'au XIX<sup>e</sup>, construire en pierre afin de mieux assurer la défense de la ville par la terre brûlée...

La 2<sup>ème</sup> image se révèle en franchissant la Daugava ( Dūna pour les Allemands, Dvina pour les Russes : il va falloir se faire à ces noms multiples, les Baltes y sont bien arrivés...). Château du XIV, clochers dont celui de St-Pierre s'élance à 123m –encore a-t-il été raccourci par un incendie en 1941-, et constructions colorées s'étirent le long de ruelles pavées et piétonnières, préservation oblige. Les façades se suivent sans se ressembler : hanséatiques, baroques, peintes, classiques ou Art Nouveau, elles sont souvent ornées d'enseignes, de dentelles de ferronnerie, de statuettes volontiers parlantes, comme ces chats qui font gros dos à la Grande Guilde des marchands allemands, à défaut d'avoir été autorisés à lui montrer franchement leur derrière...

Cette variété de style illustre une variété de cultures dont témoignent aussi les églises : toutes de briques mais de confessions différentes. Aujourd'hui elles ont souvent une nouvelle destinée, ce qui nous a permis de loger dans un ensemble conventuel superbement placé entre St Pierre et St Jean ...au cœur de la vieille ville.

Ces rencontres culturelles résultent plutôt d'une histoire tourmentée, entamée lorsque l'évêque de Brême, Albert de Buxhöveden, fonde la ville en 1201 et poursuivie en balançant entre l'esprit de croisade hérité des chevaliers teutoniques (successeurs des Porte-glaives au nom évocateur fondé par le même Albert...) et le sens pratique des commerçants de la Hanse. L'étonnante guilde des Têtes Noires relève de cette ambiguïté en regroupant des marchands célibataires prêts à voyager mais aussi à se battre ainsi que le montre le choix comme protecteur de St Maurice, légionnaire à qui est attribué une origine maure, d'où l'appellation de « tête noire ». Quant à son bâtiment il révèle aussi les rapports de force successifs : se dressant avec les statues d'Arthur et Roland face à l'hôtel de ville, il est en activité encore à la veille de la 2<sup>de</sup> GM, il est détruit par les Soviétiques en 1948 puis restauré en 2001 . Donc, les Allemands s'installent. Puis les Suédois, qui laissent leur nom à la seule porte subsistant des remparts et un curieux automate tambour au musée historique. Et enfin les Russes : de Catherine II date l'alignement de petites maisons aujourd'hui pimpantes, jadis logement des soldats à proximité

de la tour poudrière (XIV), unique rescapée des tours d'enceinte.

Car, comme souvent, les remparts furent remplacés par des boulevards et, ici, des parcs et c'est la 3<sup>e</sup> Riga qui commence avec la rue de la Liberté ! Elle est dotée d'artères animées, d'imposants bâtiments du XIX triomphant : théâtre, opéra (où Wagner dirigea), université (Les Lettons sont fiers d'être au 2<sup>ème</sup> rang mondial dans le rapport hab/étudiants) ambassades et ministères sous l'œil du monument de la Liberté. Cette élégante allégorie brandit 3 étoiles qui représentent les trois régions du pays, enfin intégrées à la ville... Elle introduit aussi à un impressionnant quartier « Jugendstil » où les architectes, à la tête desquels Mikhaïl Eisenstein (père du réalisateur), rivalisèrent d'imagination au point de distinguer plusieurs écoles romantique, néoclassique, éclectique et rationaliste. Ne disposant que de peu de pierre, ils usent de décors foisonnant de faune, flore, femmes, chinoïseries et autres chimères pour habiller des murs de brique ! La restauration, difficile, se fait à l'aide de mécénat (ex Suède) mais aussi en favorisant la récupération des biens par les anciens propriétaires, à charge pour eux de faire le nécessaire. Riga est confrontée, comme le pays, aux difficultés d'une économie de transition...

TALLINN, elle, séduit d'emblée en offrant un ensemble harmonieux, souligné par ses remparts et juché sur une colline.

L'intérêt du site n'échappa ni aux 1ers occupants (milieu du III<sup>e</sup> millénaire), ni aux Estoniens qui, avant d'être écartés de tout pouvoir, résistèrent aux Danois puis aux Chevaliers Porte-glaives accourus à l'aide des précédents pour mieux les supplanter... inaugurant le jeu complexe des « barons baltes » entre les Suédois (1561-1710) et les Russes...

Mais qu'elle soit baptisée Tallinn (1219, Taani Linn = ville des Danois) ou Reval (cf Chevaliers, 1227-1918), la ville prospère dans la Hanse, puis comme 2<sup>ème</sup> ville de Suède (autorisée comme la capitale à porter la couronne sur ses armoiries) et, enfin, comme fenêtre sur l'Occident de la Russie

Pourtant au-delà de l'harmonie des maisons de toutes les couleurs, ouvrant sur des cours ou des rues pavées et prêtant à une tranquille admiration, les différences sont manifestes entre les hôtels particuliers altiers des nobles de Toompéa (la ville haute) et les étroites et hautes maisons-entrepôts des commerçants hanséates groupés autour de l'hôtel de ville dans la ville basse. Les rivalités sont perceptibles entre l'église St Nicolas, qui offre à la réflexion l'égalitaire « danse macabre » de Berndt Notke, et l'église du dôme où s'affichent les blasons aux multiples quartiers de la noblesse. La 1<sup>ère</sup> a été construite pour rivaliser avec la 2<sup>e</sup> qui accueille les tombeaux des notables, tels le commandant suédois (et oui, avant un autre gascon qui réussira aussi en Suède) Pontus de La Gardie, proche de la reine Christine, ou l'amiral von Krusenstern qui apporta à la Russie son 1<sup>er</sup> tour du monde et aux amoureux de l'Océanie l'une des plus intéressantes relations de voyage (avec les beaux dessins de tatouage marquisiens dont certains étaient visibles sur Saaremaa). Quant à la massive cathédrale A. Nevski,

elle témoigne d'une tardive démarche de russification (fin XIX) à proximité de la maison des représentants... Mais la population a aussi mis de l'humour dans son approche de la situation en surnommant Kiek in de Kõk (regarde dans la cuisine) un tour de surveillance ou en dénommant « jambe courte » le raccourci en forme de rampe entre la ville haute et la ville basse et « jambe longue » la voie moins hardie.

Ailleurs, évolutions et symboles se condensent : le parlement et le gouvernement occupent un palais baroque édifié par Catherine II, le drapeau flotte sur le Pikk Hermann, l'une des tours de l'enceinte des chevaliers (XIX) et, tandis que le château danois a disparu, la veuve légendaire du héros Kalev a sa statue au flanc de la colline. Quant à la découverte du palais de Kadriorg, cadeau du grand tsar Pierre à la modeste mais solide lettone devenue la tsarine Catherine, elle a été conduite par M. Carrez entre l'hommage rendu à l'écrivain Kreutzwald -né serf, devenu médecin et érudit collecteur de la tradition orale à partir de laquelle il a réécrit l'épopée de Kalev- d'une part et une pause dans l'immense amphithéâtre du festival de chant. De là partit la « révolution chantante » de 1988 en reprenant le répertoire de chants populaires qui avaient, comme l'épopée de Kalev, ranimé la fierté et la volonté nationales au siècle précédent...

Tallinn, c'est aussi la vitalité d'une ville jeune où les cafés, les boutiques et les galeries commerciales relient à nos habitudes occidentales.

HELSINKI est jeune auprès des deux villes précédentes : elle ne fut fondée qu'en 1550 par Gustave Vasa.

Destinée à rivaliser avec les ports hanséatiques, c'est pourtant dans la fonction administrative qu'elle a trouvé sa croissance. Certes, sa position de contact entre les Russes et l'occident (Suédois ou Allemands) lui a valu des avantages (industrialisation) mais aussi d'être entre le marteau et l'enclume (guerres mondiales) ! C'est donc plutôt comme capitale du grand duché de Finlande, placé sous l'autorité directe du tsar, qu'Helsinki peut tirer parti de la volonté impériale d'être à la hauteur des Etats en essor à l'ouest, même si c'est sous la surveillance de la puissante citadelle construite à portée de canon, sur l'île de Suomenlinna. C'est ainsi qu'un plan d'urbanisme, sous la direction d'Engel, met en place hôpital, églises (luthérienne et orthodoxe) et université dans des bâtiments classiques et spacieux, bien organisés (cf bibliothèque universitaire) le long d'avenues qui relient ce quartier à un autre ensemble, plus politique celui-ci puis au port. Autour de la place Alexandre II étaient réunis la maison des Etats, le palais du gouverneur, le Sénat sous l'œil d'Alexandre, puisque rien ne peut se faire sans l'aval du tsar... Ce qui rend les concessions aléatoires... Or, au moment où les nationalismes se développent, Nicolas II resserre la vis. Les femmes finlandaises seront les 1ères à recevoir le droit de vote (1906) mais c'est une affaire de contexte et le contexte est à la russification d'un côté et au mécontentement de l'autre, favorisant la montée du socialisme, de l'organisation ouvrière avec ses coopératives, sa presse, ses activités sportives et

culturelles (exposées par M. Carrez lors de la visite d'un quartier populaire) et même à la révolte sur Suomennlinna... Les Finlandais sont prêts à prendre leur destin en main, d'abord par la révolte en 1917 au prix de la faim et de la répression puis avec l'indépendance.

La fierté de la jeune nation est mise en évidence par des constructions volontiers monumentales pour symboliser la force de la jeune république (ex parlement) puis plus novatrices, de l'Art nouveau à l'architecture moderne très présente, et pas seulement avec Aalto...

Helsinki laisse une image de confort solide et d'évasion accessible avec une multitude d'îlots où retrouver la nature ou le rêve. Une approche plus intime des questions d'éducation a été possible par la rencontre avec un collègue universitaire, M. Kettunen, qui s'est longuement prêté au jeu de nos questions.

L'île de SAAREMAA a constitué un moment à part dans ce périple urbain.

D'abord, elle a permis de voir des paysages plats, semés de bois clairs et de rochers et découpés par la mer, bordés de roseaux et d'oiseaux. A cela s'ajoute sur l'île même un impressionnant cratère de météorite de 110m de diamètre et 22m de profondeur ; mais l'eau d'un bleu sombre ne donnait pas envie d'aller vérifier.

Ensuite, elle a permis d'entrevoir la vie longtemps rude d'une population astreinte à un travail assidu pour obtenir les produits laitiers et les légumes, base de l'alimentation, travaux souvent réalisés par les femmes, pendant que les hommes étaient pêcheurs, marins ou émigrés saisonniers. Les fermes, dispersées et basses, étaient constituées de plusieurs corps : granges, réserves et sauna servant aussi de chambre chaude et isolée pour les malades, le tout sous d'épais toits de chaume et entouré de muret de pierre. A cela s'ajoutait puits et moulin.

Enfin, elle a permis de percevoir la résistance des populations locales aux élites souvent étrangères par leur origine (évêques allemands, garnisons russes) et leur religion : la christianisation a été tardive (XII, XIII) et toute relative comme on peut le deviner au travers des passionnantes sculptures et peintures de l'église de Karja.

Mais en même temps Saaremaa est en plein cœur de réflexions communes à toutes les étapes. Entendre notre guide lettone, fort compétente, traduire dans un français parfait la guide locale russophone, en Estonie au pied d'une forteresse construite par des évêques allemands (avec un sens certain du confort comme le prouve un magnifique système de chauffage hypostyle) laisse admiratif sur la capacité d'adaptation ou la force d'inertie face aux événements

Contempler ce château de Kuressare replié sur lui-même, dans une île aussi fière de son indépendance que souvent envahie, laissée pour compte pendant longtemps mais prête à saisir toute possibilité de développement que ce soit par les bains (cf thermes), le tourisme (alignement d'hôtels) ou l'artisanat laisse perplexe.

Bien d'autres pistes de réflexion, beaucoup plus intéressantes et nourries de connaissances, ont été fournies par M. Carrez qui nous a guidé à Tallinn et Helsinki, mais le plus efficace est de vous référer à ses publications passées et à venir...

Merci à Maurice Carrez, qui a mis autant de cœur que de raison à soutenir notre découverte par la préparation et par sa présence sur place. Merci à Gérard Déclas qui a veillé discrètement mais scrupuleusement et méthodiquement au bon déroulement de ce voyage.

Marie-Josèphe De Bergh

### **Programmes CAPES - agrégation 2008**

(parus dans le B.O. spécial n°4 du 29 mai 2008)

#### **Histoire**

- Économies et sociétés de 478 à 88 en Grèce ancienne (Grèce continentale, îles de la Mer Égée, cités côtières d'Asie mineure).
- Les sociétés anglaise, espagnole et française au XVIIe siècle.

#### **Géographie**

- La France et ses régions en Europe et dans le monde.
- La mondialisation.

## Rendez-vous sur <http://aphgbourgogne.free.fr>

Nous ouvrons pour cette rentrée de septembre 2008 le site web de notre Régionale. Il ne comporte encore que quelques pages, mais devrait être étoffé dans les mois à venir. Il nous permettra d'être plus rapides dans la diffusion d'informations urgentes, et à plus long terme de vous donner accès à quelques archives. N'hésitez pas à vous y rendre si vous cherchez une information en rapport avec l'actualité.

Au site web <http://aphgbourgogne.free.fr> correspond l'adresse courriel [aphgbourgogne@free.fr](mailto:aphgbourgogne@free.fr), que vous pouvez utiliser pour tout courrier destiné au Bureau.

Nous vous invitons également à vous rendre sur le nouveau site national de l'A.P.H.G. : <http://www.aphg.fr>, longtemps attendu et désormais facile d'accès et régulièrement actualisé.

## Réinscription à l'APHG

Chers adhérents,

Nous vous demandons de vous réinscrire rapidement à notre association pour 2008-2009 (en utilisant la fiche cartonnée que vous recevrez par la Poste ou trouverez dans Historiens et Géographes), et bien sûr de "prospector" autour de vous pour susciter de nouvelles adhésions.

Des réinscriptions rapides allègent le travail des trésoriers national et régionaux, et évitent des frais de courrier à l'APHG. Merci !

Didier Doix

---

## PROJET DE VOYAGE À PANAMA ET AU COSTA RICA : ENQUÊTE

Nous envisageons pour 2009 un voyage de la Régionale à Panama et au Costa Rica. Marie-Jo Ferrand a bien voulu prendre contact avec *Voyageurs du Monde* qui nous a proposé un premier programme (Indiens Emberas, Panama City, canal, Portobello, volcans, région d'agriculture et d'élevage, forêt tropicale, ranchs, parc de Rincón de la Vieja, baie de Nicoya, Satchi, San José) sur lequel nous allons travailler avec Madame Bonmatin, de VDM, si le nombre de voyageurs est suffisant pour que ce projet puisse devenir réalité...

Le voyage aurait lieu entre le dimanche 19 avril et le mercredi 29 avril 2009 et pourrait coûter, en fonction du nombre de participants, environ 1 800 • par personne (en chambre double).

Nous vous donnerons prochainement davantage de précisions, mais nous vous demandons de nous envoyer dès maintenant, avant le jeudi 18 septembre 2008, le «papillon» ci-dessous, si vous êtes intéressé(e) par ce projet.

---

Bulletin de pré-inscription **à renvoyer avant le 18 septembre 2008 à Didier DOIX**  
**par courrier ou par e-mail :**

Le Fichau, 71130 CHASSY - e-mail. [didier.doix@gmail.com](mailto:didier.doix@gmail.com) - tél. 03 85 85 41 40

M., M<sup>me</sup>, M<sup>elle</sup> .....  
demeurant .....  
téléphone : .....  
e-mail : .....

envisage de participer au voyage de l'APHG-Bourgogne à Panama et au Costa Rica **en avril 2009 :**

en chambre double  
(préciser le nom de la personne qui vous accompagnerait) : .....

en chambre individuelle